L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 185

MERCREDI 4 JUILLET 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

LE CAS MILLERAND

Dans la *Petite République* d'hier, Jaurès s'applique à démontrer que le parti socialiste français aurait tort de se diviser sur la participation de Millerand à l'œuvre du cabinet Waldeck-Rousseau car, dit-il, « il n'y a pas de question Millerand ».

Nous ne voyons pas les choses aussi noir que Jaurès.

Sans doute, il ne devrait pas y avoir de question Millerand, mais il s'en est soulevé une autour de son cas, et ce serait se leurrer soi-même que de la nier.

Cette question devrait se poser ainsi, suivant nous :

— L'entrée de Millerand dans le cabinet Waldeck-Rousseau a-t-elle été profitable ou nuisible à l'action socialiste ?

Nous posons ainsi la question parce qu'il serait oiseux de disputer sur ce fait qu'un homme éminent, réputé socialiste, a accepté de collaborer à une œuvre bourgeoise.

Lorsque fut formé le cabinet Waldeck-Rousseau, Millerand s'inspirant beaucoup plus des circonstances — et nous ne saurions l'en blâmer — que du principe exclusif de la lutte des classes, accepta le portefeuille du Commerce sans crainte de se solidariser avec d'anciens ennemis du prolétariat, comme le président du Conseil et les ministres de la Guerre et des Finances.

Il voyait la République menacée, et, crânement, il accepta d'aider à sa défense.

Beaucoup de ceux qui le critiquent si amèrement et si durement aujourd'hui, eussent peut-être agi comme il le fit, s'ils en avaient été sollicités. Ils n'auraient, d'ailleurs, pas manqué d'arguments topiques pour justifier leur attitude ! La logique n'est-elle pas, surtout en politique, l'art de s'absoudre devant soi et devant le peuple ?

Mais nous ne voulons pas nous arrêter à cette hypothèse que nous empruntons à Térence. Analysons seulement le cas Millerand.

Avant de devenir ministre dans notre république bourgeoise, Millerand était réputé, nous l'avons dit et on le sait, comme socialiste.

Il méritait cette réputation. Avant Saint-Mandé, — mais surtout depuis Saint-Mandé, — toutes les écoles socialistes s'étaient disputé la faveur de son éloquence et de son prestige.

Cependant, il était resté en dehors de toutes les écoles, tout en se dépensant généreusement, tantôt en faveur de celle-ci, tantôt en faveur de celle-là, fréquentant également chez Guesde, chez Vaillant, chez Allemane et chez Brousse, pour le bien commun.

N'ayant d'attaches nulle part, ne figurant sur aucun contrôle, il restait donc libre de se déterminer selon ses propres impulsions.

Sa détermination dernière a été de prendre une grave part de responsabilité dans un ministère de complexion capitaliste.

C'est affaire à lui et à sa conscience et son cas n'est pas plus grave que celui du centre-gaucher Caillaux acceptant de s'asseoir à côté du radical Baudin.

Mais comme nous avons la manie de tout dramatiser, nous avons vu sous les plus sombres couleurs le compérage de Millerand et de Galliffet.

Nous avons crié à la trahison ; nous avons dénoncé cette soi-disant trahison au prolétariat conscient et, depuis un an, cette trahison imaginaire nous hypnotise au point que nous lui rapportons tout, — les massacres de la Martinique et ceux de Chalon, la révocation d'un garde-champêtre et la nomination d'un facteur, — que sais-je !

Il eût été bien simple — et logique — de nous dire :

— Millerand n'est pas le parti socialiste. Il est Millerand, tout court. N'appartenant à aucune fraction socialiste, il n'est justiciable ni du parti ouvrier français, ni des blanquistes, ni des allemanistes. Il est seul responsable de ses actes. Nous nous lavons les mains des responsabilités qu'il s'expose à encourir comme associé de M. Waldeck-Rousseau.

Si nous avions raisonné ainsi, que de temps précieux nous aurions gagné et combien de disputes vaines nous aurions évitées, devant des adversaires toujours à l'affût de nos moindres divergences !

D'abord le Congrès général du Parti socialiste français aurait fait réellement œuvre d'union — sinon d'unité — le Comité général et le Groupe socialiste parlementaire ne se seraient pas scindés en ministériels et en antiministériels, enfin la presse bourgeoise aurait dû chercher ailleurs que dans des divisions — plus apparentes que réelles, heureusement, — des motifs à polémique.

Nous ne voulons point dire par là que l'acte de Millerand ne méritât pas une solution doctrinaire. Mais cette solution ayant été une fois donnée quant à l'avenir, pourquoi ressasser toujours un fait déjà vieux et nous battre autour de ce fait dont nous sommes, partisans ou adversaires de Millerand ministre, également irresponsables ?

Il est regrettable qu'au lieu de nous « emballer » autour d'un incident d'ordre politique, nous n'ayons pas appliqué à cet incident la méthode d'observation scientifique dont nous usons dans l'examen des faits d'ordre économique, — en d'autres termes, pourquoi n'avons-nous pas attendu la fin du cabinet Waldeck-Rousseau — car tout finit, ici-bas, — pour peser rigoureusement la part d'avantages ou d'inconvénients procurés au socialisme français par la participation à ce cabinet, d'un homme réputé socialiste.

Il nous suffirait de patienter un peu et l'expérience imprudente, nous le voulons bien, mais toute personnelle qu'a osée Millerand aurait sans doute servi à préserver du maroquin les socialistes présents et à venir.

G. SIAUVE-EVAUSY.

Echos & Nouvelles

Il est, dans la Haute-Loire, une petite commune qui s'appelle Raucoules et dont le maire est trop bien avec la Providence.

A la première séance, ce maire voulant s'assurer le secours de Dieu, déclara qu'il n'acceptait la charge que le conseil lui imposait qu'à la condition que celui-ci consentirait à faire dire solennellement une messe du Saint-Esprit pour l'ouverture de la session municipale.

Le conseil s'inclina. Une messe solennelle fut votée et chantée, et quelques jours après, la Providence, ainsi dérangée par monsieur le maire, manifestait sa reconnaissance en envoyant sur la commune de Raucoules... un orage et des trombes qui ravageront toutes les récoltes.

NOUVELLES A LA MAIN

En sortant de l'Exposition, un visiteur ayant en vain tenté d'arrêter un fiacre, disait assez plaisamment :

— Les cochers sont insupportables : on a beau leur faire signe, ils font la sourde oreille !

CHRONIQUE

LA FAMINE AUX INDES

Terrifiant récit d'un témoin. — Un pays brûlé par la sécheresse. — Les rues et les places remplies de squelettes grouillants - Scènes déchirantes. - Criminelle incurie capitaliste.

Nous avons déjà parlé de la terrible famine qui dépeuple les Indes anglaises par suite de l'extrême sécheresse qui désole le pays, où depuis plus de deux ans il n'est pas tombé une goutte d'eau.

Les journaux capitalistes anglais, ne pouvant nier l'existence du fléau, ni contester ses cruels ravages, s'efforcent de faire accroire que le gouvernement de la vieille Queen met tout en œuvre pour secourir les malheureux affamés de l'Inde.

Il n'en est rien malheureusement et ces assertions des feuilles impérialistes n'ont pas plus de sincérité que les solennelles déclarations des Salisbury et des Chamberlain, affirmant à la tribune parlementaire que l'Angleterre faisait dans l'Afrique du Sud une guerre de civilisation, de progrès humain — avec les balles dum-dum — et n'était nullement guidée par un esprit de conquêtes.

L'annexion précipitée de la République de l'Etat d'Orange, proclamée par lord Roberts, au lendemain de l'occupation de Bloemfontein, est venue démontrer le degré de confiance qu'il fallait accorder aux affirmations parlementaires des capitalistes et des dirigeants d'Angleterre, de même qu'aux déclarations des journaux à leur solde.

Aujourd'hui, à propos de la famine aux Indes et des secours qui seraient organisés pour secourir les affamés, les feuilles impérialistes sont convaincues de mensonges par un écrivain bourgeois, d'esprit réactionnaire et d'opinions essentiellement conservatrices.

Son témoignage est d'autant plus précieux à recueillir.

M. Pierre Loti, l'auteur de *Mon Frère Yves* et de *Pêcheurs d'Islande*, membre de l'Académie française, comme le mirlitonnesque François Coppée et le pommadin Deschanel, fait actuellement un voyage d'agrément dans l'Inde.

Ce représentant autorisé de la bourgeoisie possédante et jouisseuse, vient d'envoyer au *Figaro*, à propos de son voyage à Jeypore, un récit d'une poignante intensité d'émotions et d'horreurs, dont nous détachons les passages suivants :

On arrive à Jeypore, la ville rose, à travers un pays qui se meurt. Cent lieues de destruction, par la sécheresse et la poussière. Deux fois la saison des pluies a passé sans amener un nuage, aussi les prairies n'ont plus d'herbes, les arbres n'ont plus de feuilles. On dirait le désert, et c'étaient de fertiles plaines où paissaient des troupeaux, où verdissaient des champs d'orge et des champs de riz.

Autour de la ville cependant persiste l'animation des anciens jours. Les avenues d'arbres morts qui viennent aboutir à ses hauts remparts crénelés, à ses portes ogivales, sont peuplées de chars à bœufs, de chameaux, de cavaliers en robe blanche, de femmes en longs voiles jaunes et rouges, des couleurs et de la vie, comme aux temps d'abondance.

Mais qu'est-ce que c'est que tout ce sinistre déballage de haillons au pied des remparts ? Il y a des formes humaines cachées là-dessous... Qu'est-ce que c'est que tous ces gens par terre ? Des hommes ivres, des malades ! — Oh ! des êtres desséchés, des ossements, des momies ! — Pourtant non, cela grouille encore : les paupières battent et les yeux regardent. En voici même qui se dressent, tout chancelants, sur de longs os en guise de jambes...

La première porte franchie, il en apparaît une autre, découpée dans une muraille intérieure qui est peinte en rose, jusqu'à la pointe de ses créneaux, — en rose de ruban, avec un semis de fleurs blanches imitant le dessin régulier des indiennes. Et sur le pavé, poussière, des tas humains sont là, encore noirâtres et comme vautrés dans de la cendre, plus affreux devant le rose charmant et les bouquets de ce mur.

On dirait des squelettes sur lesquels de la basane serait collée ; les ossatures se dessinent avec une précision horrible ; les rotules et les coudes font de grosses boules, comme des nœuds sur des bâtons, et les cuisses qui n'ont qu'un os sont plus minces que les bas de jambe qui en ont deux. Il y en a de groupés par famille, et il y en a d'isolés qu'on abandonne ; les uns agonisent, étendus en croix ; les autres se tiennent encore accroupis, immobiles et stupides, avec des yeux de fièvre et des lèvres retirées sur des dents longues.

Quand enfin, au sortir de ces doubles portes, la ville se découvre, c'est une surprise et un enchantement.

Mais il y a aussi des rôdeurs bien lugubres, — des échappés de sarcophage, dans le genre des êtres qui gisent là-bas aux portes des remparts... Ils ont osé entrer dans la belle ville couleur de fleur, ceux-là, et y traîner leurs ossements !... Il y en a même beaucoup plus qu'on eût dit au premier abord. Ceux qui errent, chancelants et les yeux hagards, ne sont pas seuls ici : sur les pavés, parmi les marchands, parmi les gais étalages, se dissimulent d'horribles paquets de haillons et de squelettes, qui obligent les passants à se détourner pour ne pas marcher dessus...

Et ces fantômes-là, ce sont les paysans des plaines d'alentour. Depuis des années qu'il ne pleut plus, ils ont lutté contre la destruction du sol, et les longues souffrances les ont préparés à ces maigreurs sans nom. A présent, c'est fini. Le bétail est mort, parce qu'il n'y avait plus d'herbe, et on en a vendu la peau à vil prix. Quant aux champs qu'on ensemençait, ce ne sont plus que des steppes de terre émiettée et brûlée, où rien ne saurait germer. On a vendu aussi, pour acheter de quoi manger, les hardes qu'on avait pour se couvrir, les anneaux d'argent qu'on portait aux bras et aux chevilles. On a maigri pendant des années. Et puis la faim est venue pour tout de bon, la faim torturante, et bientôt les villages se sont remplis de l'odeur des cadavres.

Manger ! Ils voulaient manger ces gens, voilà pourquoi ils étaient venus vers la ville. Il leur semblait qu'on aurait pitié, qu'on ne les laisserait pas mourir, car ils avaient entendu dire qu'on amassait ici des grains et des farines comme pour un siège, et que tout le monde mangeait dans ces murs.

En effet, les chars à bœufs, les files de chameaux apportent à toute heure les sacs de riz et d'orge, commandés au loin par le Roi, et cela s'empile dans les greniers, ou même sur les trottoirs, par peur de la famine envahissante qui menace de tous côtés la belle ville rose. Mais cela s'achète, et il faut de l'argent. Le Roi, il est vrai, en fait distribuer aux pauvres qui habitent sa capitale. Quant à secourir aussi les paysans qui agonisent par milliers dans les plaines d'alentour, on n'y suffirait plus et de ceux-là on détourne la tête. Donc, ils errent par les rues, autour des lieux où l'on mange, dans l'espoir encore de quelques grains de riz qu'on pourrait leur jeter, et puis vient l'heure pour eux de se coucher n'importe où, le front sur le pavé, pour mourir...

En ce moment, il s'agit de décharger sur un trottoir, devant des greniers sans doute trop remplis, une centaine de sacs de grains que des chameaux apportent, et il faut pour cela déranger trois petits enfants-squelettes, de cinq à dix ans, tout nus, qui reposaient ensemble à la place choisie.

— Ce sont trois frères, explique une voisine, les parents qui les avaient amenés sont morts de faim, c'est sous-entendu : alors ils sont là, ils restent là, ils n'ont plus personne.

Et elle paraît le trouver tout naturel, cette créature, qui pourtant n'a pas l'air d'une méchante femme... Mon Dieu, qu'est-ce donc que ce peuple ? Et comment sont faites les âmes de ces gens qui, pour rien au monde ne tueraient un oiseau, mais qui laissent devant leur porte mourir les enfants ?

Le plus petit des trois paraît le plus près de finir. Il est sans mouvement, il n'a plus la force de chasser les mouches collées au bord de ses paupières closes ; on dirait que son ventre a été vidé de ses entrailles tant il s'est aplati ; les os de son frêle bassin ont percé la peau, à force de traîner sur les pavés de la rue, et le fondement, qui est sorti des chairs détruites, pend comme une loque rouge, sur laquelle s'assemblent les fourmis.

Allons, il faut changer de place. Le plus grand se relève, prend le frère mourant à son cou, le pauvre tout petit, emmène par la main le second qui peut marcher encore, et ils s'en vont, en silence.

Cependant les yeux du tout petit se sont un instant rouverts. Oh ! ce regard d'innocent martyr ! Tout ce qu'il exprime d'angoisse, de reproche, d'étonnement d'être si malheureux si abandonné et de tant souffrir !... Mais ils se referment vite, les yeux mourants, les mouches reviennent s'y coller, et la pauvre petite tête retombe sur l'épaule maigre de l'aîné qui l'emporte.

Un peu chancelant, mais sans une larme, sans un murmure, adorable de résignation et de dignité enfantine, il emmène ses frères ce petit aîné qui se sent chef de famille. Puis, après avoir regardé s'il est assez loin pour ne plus gêner personne, il les recouche avec des précautions infinies, la tête sur les pierres, et s'étend aussi près d'eux, en attendant la mort !...

Elle augmente d'heure en heure, l'invasion des affamés ; c'est comme une marée funèbre, qui monterait de la campagne vers la ville, et les chemins dans la plaine sont jalonnés de ceux qui meurent avant d'arriver aux portes.

En face d'un marchand de bracelets, qui mange des crêpes toutes chaudes, une femme vient de s'arrêter suppliante, un spectre de femme, serrant sur ses mamelles sèches et sur ses os de poitrine un petit nourrisson-squelette.

Non, il ne donnera rien, le marchand, et même il dédaigne de regarder. — Alors, elle s'affole, la mère au sein tari dont le petit va mourir, ses dents se desserrent pour un long cri de louve. Elle est jeune et sans doute elle était jolie ; sa jeunesse s'indique encore sur ses joues ravagées : seize ans peut-être, c'est presque une enfant. Elle vient de comprendre à la fin que personne n'aura pitié et qu'elle est condamnée ; alors elle prolonge son cri sans espoir, par besoin de hurler, comme font les bêtes aux abois, — tandis que près d'elles passent tranquillement, de leur pas lourd, de gros éléphants dodus, qui mangent à présent du fourrage venu de très loin et coûtant très cher.

Et, au-dessus de la clameur des foules, il y a la clameur des corbeaux sur les toits et dans l'air assemblés par milliers. Cet éternel ensemble de croassements qui, dans l'Inde, domine tous les autres bruits de la vie, s'exaspère ici dans un vrai délire : les temps de famine, quand ça commence à sentir partout la mort, sont des temps d'abondance et de joie pour les corbeaux, les vautours et les mouches....

Au croisement de deux avenues de palais et de temples roses, sur une de ces places qu'encombrent les marchands, les cavaliers, les femmes drapées de mousseline et couvertes d'anneaux d'or, un étranger vient d'arrêter sa voiture, près d'un tas sinistre de décharnés qui ne bougent plus, et il s'est baissé pour mettre des pièces de monnaie dans leurs mains inertes.

Alors, soudainement, c'est comme la résurrection de toute une tribu de momies. Les têtes se dressent de dessous les haillons qui couvraient les figures, les yeux regardent, puis les formes squelettales se remettent debout : « Quoi ! on fait l'aumône ! Il y a quelqu'un qui donne ! On va pouvoir acheter à manger ! » Le macabre réveil se propage en traînée subite jusqu'à d'autres tas qui gisaient plus loin, dissimulés derrière des promeneurs, derrière des piles d'étoffes ou des fourneaux de pâtissier.

Et tout cela grouille, surgit et s'avance : masques de cadavres dont les lèvres recroquevillées laissent trop voir les dents, yeux caves aux paupières mangées par les mouches, mamelles qui pendent comme des sacs vides sur les cercles du thorax, ossatures qui se heurtent avec des bruits de morceaux de bois. Et l'étranger, en une minute, est entouré d'une ronde effroyable, pressé, griffé par des mains déjà terreuses, aux grands ongles, qui cherchent à lui arracher son argent, — tandis que les pauvres yeux au contraire, demandent pardon, remercient et supplient.

Et puis, silencieusement, cela s'effondre. Un des spectres, qui chancelait de faiblesse, s'est accroché au spectre voisin, qui a chancelé à son tour, et la chute s'est communiquée de proche en proche, sans un cri, sans une résistance, tous les épuisés se cramponnant les uns aux autres et tombant ensemble, comme de lamentables marionnettes, comme s'abattent des quilles, puis roulant dans la poussière, évanouis, et ne se relevant plus...

Voilà, dans une partie de leur horreur, les spectacles que l'académicien Pierre Loti a vu dans l'Inde anglaise. Il raconte ces scènes atroces de mort torturante, comme l'imagination du Dante n'en a jamais rêvé, avec simplicité et une feinte indifférence, ce qui n'enlève rien à la terrible part de responsabilités encourues par la capitaliste Angleterre.

Il convient de faire remarquer que Jeypore, capitale de l'un des Etats de l'Inde anglaise, est habitée par un gouverneur anglais, dont le palais se trouve à côté de celui du roi indigène et dotée d'un chemin de fer qui la met en communication rapide avec les pays riches d'aliments et de secours.

C'est donc volontairement que les dirigeants capitalistes de l'empire britannique, après avoir exploité et rançonné le peuple de l'Inde, après avoir drainé dans leurs coffres les richesses du pays, laissent maintenant mourir d'inanition ces malheureux affamés.

JEAN JACQUES.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, 2 juillet. — La séance s'ouvre à deux heures, sous la *présidence* de **M. Deschanel.**

La Chambre valide l'élection de M. Mollart, élu à Dôle.

Sur la proposition de **M. Léon Bourgeois**, d'accord avec le ministre des affaires étrangères, la Chambre vote une adresse de remerciements aux Etats-Unis d'Amérique à l'occasion de l'érection qui aura lieu mercredi à Paris, de la statue de La Fayette.

Une demande d'interpellation de MM. **Dubief, Plichon et Pams**, est renvoyée à la suite de celles déjà inscrites. Elle vise les fraudes de sucrage dans les vendanges.

LES AGISSEMENTS DE LA BANDE NOIRE
Une question au gouvernement

M. Emile Dubois, député radical de la Seine, questionne M. Waldeck-Rousseau au sujet d'une circulaire d'un comité catholique engageant le public à supprimer les fleurs et les couronnes aux enterrements et à les remplacer par un certain nombre de messes.

Cette circulaire a été approuvée par l'archevêque de Paris et elle a été répandue à profusion par une congrégation religieuse. Le syndicat des marchands de couronnes proteste.

Cette question intéresse 500 ouvrières et élèves des Jeunes Aveugles qui fabriquent des couronnes. La congrégation qui fait cette propagande religieuse n'est pas autorisée : c'est celle des Jésuites.

L'orateur termine en disant que les faits dénoncés par lui prouvent qu'il existe des conspirations permanentes contre la République et il demande au ministre comment il entend réprimer de tels abus.

M. Waldeck-Rousseau répond que le gouvernement ne peut pas intervenir dans une affaire « moitié spirituelle et moitié commerciale ». Ce qui pourrait être contestable, c'est seulement la forme dans laquelle le conseil est donné de détourner les fonds d'une certaine destination pour les porter vers une autre.

La direction des cultes, consultée sur l'approbation donnée par l'archevêque de Paris à la circulaire en question, a déclaré qu'il n'y avait là aucun abus ; il n'y a qu'une responsabilité morale.

Si le clergé se servait de la chaire pour favoriser certaines œuvres commerciales ou nuire à d'autres, le gouvernement pourrait intervenir. Pour le moment, il ne peut s'agir que d'une responsabilité morale.

M. Ch. Bernard, qui interrompt, est rappelé à l'ordre.

L'incident est clos.

LA GUERRE DE CHINE
Question à M. Delcassé

M. Honoré Leygues, député radical de la Haute-Garonne, a la parole pour adresser une question à M. le ministre des affaires étrangères.

« Il y a quelques jours, dit-il, un collègue a posé une question à propos des événements douloureux qui se produisent en Chine. Aujourd'hui, des nouvelles graves sont arrivées et je prie Monsieur le Ministre de vouloir bien donner quelques explications.

Réponse du Ministre

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, répondant à M. Honoré Leygue, déclare que ce matin le gouvernement a reçu trois télégrammes de Chine.

L'un émanant du consul à Tien-Tsin. Ce télégramme porte que quelques obus ont été lancés sur la concession. Il ajoute : « Aucune nouvelle de Pékin, que l'on sait n'avoir pas été quitté par les ministres. »

Le second télégramme est de l'amiral Courrejolles, qui parle de l'occupation de l'arsenal de Tien-Tsin.

Le troisième est du consul à Shanghaï. Il dit qu'on parle de l'assassinat du ministre d'une grande puissance et que les autres sont en danger. Si cette nouvelle était confirmée, on ne peut qu'exprimer l'espoir que les ministres étrangers seront protégés comme ont été protégés les agents de la France sur la demande du ministre des affaires étrangères de France.

On pourrait s'étonner que les contingents français en Chine ne soient pas aussi nombreux que ceux des autres puissances.

FEUILLETON DU 4 JUILLET — N° 19

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIÈRE

I

Le Convalescent

Le lieutenant n'était pas fâché d'échapper à ces protestations. Il voulut même se soustraire à la curiosité dont il était l'objet, mais il était si faible qu'il fut obligé de s'appuyer contre le parapet du quai pour ne pas tomber.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions, mon officier ? proposèrent à l'instant dix voix différentes.

— Merci, mes amis, répondit-il, dans quelques secondes il n'y paraîtra plus.

Toujours appuyé sur le parapet du quai, il se rapprocha du cercle qui s'était formé autour de ceux qu'il avait sauvés.

Raymonde n'avait pas encore repris ses sens.

On parlait de la transporter chez une voisine — ce que l'on aurait dû faire dès le principe — lorsqu'enfin elle ouvrit les yeux.

En voyant son père à ses côtés, elle lui passa les bras autour du cou et l'embrassa.

Puis, levant involontairement les yeux, elle se détourna avec un nouveau geste d'épouvante.

En effet, malgré les secours qui étaient arrivés de toutes parts, le terrible fléau avait fait des progrès effrayants, et les flammes avaient fini par gagner le second étage.

— Perdus ! murmura-t-elle. Nous sommes perdus ! Nous n'avons plus rien !

Elle se releva, prit le bras de son père et, le regardant avec un morne désespoir :

— Où irons-nous ? lui demanda-t-elle.

Le jeune officier avait tout entendu.

— Pardon, mademoiselle, dit-il, mais d'après les quelques paroles que je viens de surprendre, vous seriez momentanément sans asile.

— C'est la vérité, monsieur, répondit le père de Raymonde. Sans asile et sans vêtements, car, à l'exception de mes papiers, que j'ai pu sauver, l'incendie a tout dévoré.

— Eh bien, si vous voulez bien me suivre jusqu'à la rue Saint-Honoré, je vous conduirai chez mon père, proposa le lieutenant. Il y a précisément un logement à louer dans sa maison.. et, quoiqu'il soit assez pauvrement meublé, vous pourrez toujours y rester jusqu'à ce que vous ayez trouvé mieux.

— Décidément, vous êtes notre providence, monsieur ; nous acceptons, dit l'inconnu.

Le jeune officier leur fit signe de le suivre.

Il lui tardait de se soustraire à la curiosité de cette foule avide.

Raymonde prit le bras de son père et ils s'éloignèrent.

Le pauvre lieutenant avait trop présumé de ses forces. A peine avait-il fait cinquante pas il fut obligé de s'arrêter.

— Je vous demande pardon, dit-il, mais cette blessure qui vient de se rouvrir.. j'ai perdu un peu de sang et... comme je n'en avais pas trop, je me sens un peu faible.

— Appuyez-vous sur nous, monsieur, proposa vivement Raymonde, qui lui offrit aussitôt son bras.

Le lieutenant ne pouvait guère se dispenser de l'accepter.

Appuyé d'un côté sur le bras de la jeune fille, de l'autre sur celui de son père, il arriva lentement rue Saint-Honoré, devant une maison fort propre, tout nouvellement badigeonnée, qui n'avait pas moins de cinq fenêtres de façade sur la rue et qui portait le numéro 86.

Elle était située juste en face de la rue de l'Arbre-Sec, et, par conséquent, beaucoup mieux éclairée que les maisons voisines.

— C'est là, dit l'officier d'une voix éteinte.

— Comment se nomme monsieur votre père ? demanda l'inconnu.

— Louis Debrau, répondit le lieutenant.

— Et il demeure à quel étage ?

— Au premier.

Le père et la fille avec beaucoup de peine, parvinrent à hisser le blessé jusqu'au premier étage et frappèrent à la porte qu'il leur désigna.

Un homme vint ouvrir.

— Mille millions de citadelles ! s'écria-t-il en apercevant le jeune officier. Qu'est-ce qu'il t'est encore arrivé, mon pauvre Lucien ?

— Ce n'est rien, père, répondit le lieutenant. Je me suis cru plus vaillant que je ne l'étais, j'ai fait un petit effort, et ma blessure...

— S'est rouverte, je parie. Par le dieu Mars, mon petit ami, je ne te laisserai plus sortir seul, si cela continue !

Et, tout en sacrant, il disposa une bergère, dans laquelle il étendit Lucien avec plus de précautions que ne l'aurait fait une nourrice pour son enfant.

Alors, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient :

— Voyons, qu'est-ce qu'il a encore fait, ce garnement-là ? demanda-t-il.

Le père de Raymonde ouvrait la bouche pour répondre, quand Lucien lui coupa la parole.

— Allons, père, dit-il doucement, soyez raisonnable et ne jurez pas ainsi devant une demoiselle.

Debrau se calma subitement

— Oh ! pardon, fit-il. Certainement, je sais tout le respect que l'on doit à la beauté. Ce n'est pas à un enfant de Bellone qu'il faut apprendre ces choses-là, mais .. sur le moment, vous savez, mademoiselle... quand j'ai vu mon pauvre enfant dans cet état... ça a été plus fort que moi . Vous comprenez...

— C'est à moi de m'excuser, monsieur, fit Raymonde, car je suis la cause involontaire de cet accident.

— Vous, mademoiselle ? Et comment ?

Sous l'inspiration du sentiment de profonde reconnaissance dont elle était pénétrée, la jeune fille raconta en peu de mots à quel péril Lucien venait de l'arracher et quels dangers il avait courus.

— Ah ! je le reconnais bien là, fit Debrau, très-ému, en tortillant sa grosse moustache grisonnante ; ce satané gamin ne fera jamais que des bêtises.

Lucien ne fut pas maître d'un sourire.

— C'est assez parlé de cet évènement insignifiant, dit-il. Je n'aurais même pas souffert que mademoiselle le racontât, si ce récit ne lui avait pour ainsi dire servi d'introduction auprès de vous, mon père.

— Que veux-tu dire ? demanda Debrau avec surprise.

— Eh ! ne devinez-vous pas que cet incendie a dévoré à la fois le logement et la garde-robe de ces malheureux ?

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! vous avez au troisième étage un logement tout meublé ; je le leur ai proposé, ils l'ont accepté, je vous les amène.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement Debrau. Il fallait donc le dire tout de suite !

Alors, s'adressant au père de Raymonde :

— A qui ai-je l'honneur de parler ? interrogea-t-il.

— André Lionnay, répondit l'inconnu.

— Monsieur habite Paris ?

— Depuis un an seulement.

— Il n'y exerce aucun état ?

— Aucun. J'ai quitté le commerce il y a deux ans et demi.

— Et où demeuriez-vous, sans indiscrétion ?

— A Marseille.

— Et mademoiselle est votre fille ?

— Oui, monsieur.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur. Je ne crois pas que depuis Vénus on ait vu de beauté plus accomplie.

— Vous avez donc connu Vénus, père ? demanda Lucien en souriant.

— Non pas personnellement, mon garçon ; mais je me suis laissé dire par les anciens qu'elle était blonde comme mademoiselle et que c'était une très-belle femme.

— Alors, appelez Mme Debrau, dites-lui de conduire M. et Mlle Lionnay dans leur appartement, et revenez auprès de moi dès qu'ils y seront installés.

Au grand étonnement de Raymonde et de son père, Debrau sortit sur-le-champ pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

Cela les surprenait un peu.

En examinant cet homme avec attention, ils avaient remarqué son épaisse moustache, les allures militaires qu'il conservait sous ses habits bourgeois, et avaient deviné qu'ils avaient sous les yeux un ancien soldat.

A son langage, à ses manières, ils avaient deviné en outre que Debrau n'avait reçu aucune éducation, et que le jargon mythologique dont il parsemait ses discours constituait à peu près tout son bagage littéraire.

Aussi avaient-ils été très étonnés que ce soldat fût le père d'un officier si élégant et si distingué — d'autant plus étonnés que Lucien ne lui ressemblait pas du tout.

— Il ressemble sans doute à sa mère, pensèrent-ils d'un commun accord.

Aussi ce fut avec une curiosité toute particulière qu'ils dévisagèrent Mme Debrau, quand elle vint les chercher pour leur montrer le logement qui leur était destiné.

C'était une femme de quarante-deux ans environ, courte et grosse, aux traits irréguliers, dont les petits yeux gris disparaissaient presque sous l'épaisseur de deux joues rougeaudes, que la couperose zébrait de ses lignes violettes.

Elle avait une taille informe et sans élégance, des mains communes et boursouflées ; en un mot, elle n'avait pas le moindre point de ressemblance avec le brillant carabinier.

(A suivre).